

Des gens dans la ville



Atelier d'écriture animé par
Jacques-François PIQUET,
Alicia DEVAUX, Emmanuelle LAUR
et Anne-Françoise DORBEC

De l'atelier d'écriture

Définition générale

Activité prétendument culturelle mais en vérité hautement subversive et ce, à bien des égards ! D'abord, les élèves y découvrent des auteurs mineurs puisque ne figurant pas sur la liste des "Grands Auteurs Morts", qui de surcroît n'ont pas toujours brillé à l'école et dont l'œuvre forcément s'en ressent. Ensuite, ils apprennent qu'on peut écrire en bousculant la syntaxe, en se jouant de la ponctuation, voire en utilisant des mots argotiques et même des gros mots quand les petits ne suffisent pas. Enfin, et le contraire eût été étonnant vu les mauvais exemples qu'on leur fournit, ils sont encouragés à exprimer le désordre de leur sensibilité plutôt que l'ordre d'un raisonnement en trois parties. Rien d'étonnant donc à ce que beaucoup d'entre eux sortent d'une telle expérience au mieux troublés, le plus souvent déstabilisés, au pire obnubilés par l'envie de recommencer.

Dans le cas présent

Ce qui devait arriver est arrivé. Non seulement les élèves du Lycée Alfred-Mézières inscrits à l'atelier ont entendu lire des textes de Annie Ernaux, Régis Jauffret, Peter Handke et Jean Noublie, mais ils ont été encouragés à écrire à la manière de ces auteurs. Complices de l'intervenant (lequel, soit dit en passant en a profité pour faire lecture de ses propres productions), les professeurs présents - au premier rang desquels une certaine Mme Dorbec, instigatrice du projet - n'ont rien dit, pire se sont prêtés au jeu, allant jusqu'à commettre des textes "innommables" puisque n'appartenant à aucun genre répertorié dans les programmes. Complice également, mais sans doute à son insu, Mme Chaussec, Proviseure, à qui il convient de souhaiter bon courage maintenant qu'est dénoncé le caractère hautement subversif de l'activité qu'elle a contribué à mettre en place dans son établissement.

Jacques-François Piquet



Salle 613

Il faut y venir, à Longwy-bout-du-monde, « Longwy sur plage », comme l'appelle Jacques-François Piquet... et grimper les volées d'escalier jusqu'au niveau six, tout en haut, salle 613, où le vent fait danser les rideaux, avec cette lumière de côté qui frise, sur les photos.

A huit reprises, il a fait le trajet, grimpé les marches, et ce fut là-haut comme un départ dans l'air du large, une respiration.

D'abord la lecture, la découverte d'une voix chaque fois nouvelle, un texte bref, une invitation au voyage, dans la ville, dans la vie, passée, future, la sienne, celle des autres, rêvée, vécue, imaginée.

Puis la mise en situation, pour que naissent les images, que viennent les mots :

- *On dit que l'on porte un prénom. Il serait tout aussi vrai de dire que notre prénom nous porte. Avec un peu de recul, en jouant sur la graphie, les noms, les analogies, les correspondances, chacun peut esquisser son autoportrait, voire son autobiographie à partir des seules lettres qui composent son prénom.*
- *"Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu". Cette phrase introduit le long monologue qu'est le texte "La nuit juste avant les forêts" de Bernard-Marie Koltès. A partir de ce même incipit, imaginer ce qu'on aurait pu dire, ce qu'on aurait eu envie de dire à celui qui disparaît ainsi au coin de la rue.*
- *Prêter un monologue intérieur à un personnage en situation : regardant par une fenêtre alors qu'il pleut ; attendant quelqu'un à la terrasse d'un café.*

Chacun prend alors stylo, crayon, papier, et commence à écrire. Nous écrivons aussi, ou passons voir les élèves. Jacques-François Piquet les guide un à un, encourageant ici, dépannant là, suggérant ailleurs.

Vient le moment des lectures. Lit qui veut, personne n'y est tenu. On écoute, on apprécie, on propose une modification. L'écoute aide à forger le sens critique : on devient meilleur lecteur de soi-même.

Et voici le résultat.

On entend dire ici et là que les « ateliers artistiques » sont souvent des « faire-valoir », des formes clinquantes recouvrant un vide intersidéral... Si, après lecture de ce recueil, quelqu'un s'interroge encore sur l'intérêt que peut présenter un atelier d'écriture, qu'il ne vienne pas nous poser la question : nous n'aurons pas de réponse.

Au nom des élèves, nous remercions ici Madame Chaussec, Proviseure du lycée, et Patricia Heymans, responsable de la D.A.A.C., dont le soutien actif et

l'implication personnelle ont permis la réalisation de ce projet.

Merci aussi à Jacques-François Piquet pour son enthousiasme communicatif, pour la délicatesse mêlée d'exigence qu'il manifeste dans son écoute des élèves.

Un nouveau projet prend forme actuellement pour l'année prochaine : atelier-théâtre et atelier d'écriture y travailleraient de conserve afin de préparer un spectacle autour de Rimbaud, le poète de dix-sept ans, dont on fêtera en 2004 le cent-cinquantenaire.

Alicia Devaux et Anne-Françoise Dorbec

L'atelier d'écriture, c'est d'abord Anne-Françoise et Jacques-François. Anne-Françoise m'a demandé de les rejoindre, eux et Alicia. J'ai accepté spontanément, déjà heureuse, intuitivement. Et le voyage ne m'a pas déçue. Sur la route, il y a eu du travail, des découvertes, des échanges, de l'émotion, des rires, des fous-rires (une bonne correction pour Aragon, par exemple). L'aventure se prolonge maintenant au travers des livres, des courriers, des projets à venir. Pour tout cela il n'y a qu'un mot à dire, à écrire : merci. Merci à Anne-Françoise de m'avoir permis de monter à bord. Merci à Jacques-François pour sa présence généreuse.

Emmanuelle Laur

*Il y a ceux qu'on connaît,
ceux dont on pourrait s'amuser à dresser le portrait
à partir des seules lettres de leur prénom.*

Elle s'appelle Julie

J, comme janvier, le mois de sa naissance,
froid est l'hiver, chaud est son cœur

U, tel un pont retourné,
visant à expliquer ses idées décalées

L, l'évolution qui l'a fait passer de l'enfance à l'adolescence
Lorsqu'elle a traversé ce pont caillouteux

I, comme initiative qu'elle sait prendre
lorsque la vie l'y oblige

E, comme étrange

*

Il s'appelle Sébastien

Le S serait le serpent de la sagesse, assez sincère mais parfois seul comme un saule en hiver. Sinueux comme une route de montagne, il peut aussi être très secret.

Le E serait dans les étoiles, tel un étalon ayant l'espoir un jour d'ébranler les plaines sauvages.

Le B serait la bienfaisance et la beauté de montagnes calmes à peine en éveil face aux légères brises matinales.

Le A serait signe d'amour, cette étrange sensation que l'on ressent tel un avion qui plane lentement au-dessus des nuages.

Le S serait toujours aussi sage et sinueux mais aussi avide de savoir.

Le T serait pour la tendresse identique à une toile de velours que l'on touche du bout des doigts tel du cristal.

Le I serait comme un îlot perdu sur cette immense terre, elle-même flottant tel un iceberg perdu dans l'océan.

Le E serait toujours cet étalon prêt à bondir vers le firmament pour atteindre les étoiles.

Enfin, le N serait sa nature : il est ce qu'il dit et il dit ce qu'il est, c'est ainsi.

Elle s'appelle Antonia

Le A est celui d'une amulette qui la protège des pièges placés sur son chemin. Elle le sait, sa vie est un arc-en-ciel qui chaque jour se colore un peu plus.

Le N est comme un bonbon dur au goût sucré ou comme la coquille de ce fruit tropical qui évoque la couleur de sa peau.

Le T est celui du tintamarre qui résonne dans sa tête sur des airs de tarentelle dont le rythme l'emmène sur les routes de la sagesse.

Le O est celui de ces obstacles qui viennent tout chambouler. Pour sa famille, l'exil s'est imposé.

Le N, une naissance dans un pays quelque peu nuageux qui, elle le craint, l'éloigne de ses racines.

Le I qui l'attire irrésistiblement vers ce ciel d'Italie, vers ces maisons de pierres qui illuminent ses rêves.

Le A pour résumer le tout, c'est l'adulte qu'elle deviendra au fil de ces années, celle qui apprendra à perdre et à encaisser. Mais quoi qu'elle devienne, elle conservera ce sang latin qui coule dans ses veines.

*

Elle s'appelle Julie

J, comme la joie qui plisse ses lèvres depuis déjà plusieurs années.

U, comme usée par cette souffrance que lui infligeait la vie, par cette solitude, par les moqueries.

LIE comme... LIT, l'un des seuls endroits où elle s'évade dans ses rêves les plus fous, où elle oublie ses peines.

Il s'appelle Sandro.

S : c'est vers ce grand fleuve méandreux, la Seine, qu'il veut aller.
S qui veut tout dire sauf silence.

A : vers cette tour qui tant le fascine.

N, comme celle qu'il porte à la province qui pour lui ne fait rien.

D, comme Desperado qui dans son sang coule à foison.

R comme rage, la rage de ne pas pouvoir partir.

O, endroit clos noyé par l'eau où il suffoque.

*Il y a ceux que l'on a vus, ou cru voir, tourner le coin d'une
rue et à qui on aurait aimé parler avant qu'ils ne
disparaissent.*

Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu,
je voulais te les dire, au moins une fois, une seule fois,
ces quelques mots.
J'avais peut être peur, mais de quoi ?

Je m'en veux, je regrette.

Tu es souvent venu vers moi,
je ne voyais rien
je t'ai repoussé sans réfléchir, j'ai fui.

Je voulais te les dire, au moins une fois, une seule fois.

J'ai eu tant d'occasions,
que je n'ai pas saisies
Je n'ai jamais trouvé les mots :
Ceux qui nous auraient réunis.

Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu,
je voulais te les dire, au moins une fois, une seule fois,
si j'avais su trouver le courage,
si je t'avais dit ces quelques mots.

J'aurais voulu que TOI et MOI soient NOUS.
Tout aurait changé pour moi
ma vie n'aurait pas été la même,
La vie banale que tout le monde a.

Pourquoi, pourquoi je n'ai pas trouvé ce courage ?
Pourquoi je ne suis pas allée vers toi ?
Pourquoi je ne te voyais pas ?
Pourquoi NOUS est resté TOI et MOI ?

Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu,
je voulais te les dire, au moins une fois, une seule fois,
ces quelques mots.
J'avais peut être peur, mais de quoi ?

Aujourd'hui tu ne sais rien
j'ai tout gardé pour moi,
je regrette.

*

Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu. J'aurais aimé te dire ces quelques
mots très simples : « tu me manques ». Lorsqu'on se voit, c'est en coup de vent.
Oui, c'est ça que je veux te dire.

Tu me manques depuis qu'on se connaît, je sais, c'est difficile à croire : cette femme qui t'aime et veut te garder pour elle.

J'aimerais te dire que ton absence me pèse chaque soir lorsque je m'endors. Peut-être en es-tu conscient, je l'aimerais.

Les courts moments où je te vois, je n'ai plus rien à te dire, je ne sais plus quoi te dire.

J'aimerais que tu saches mon amour, mais c'est trop difficile. Et toi, de tout ton cœur, dis-moi que tu m'aimes, car je crois que j'ai oublié, en fait je crois que tu ne me l'as jamais dit. Ma peine est si grande, est-ce que tu la devineras ?

J'aurais aimé te dire que tu me manques quand je t'ai vu tourner le coin de la rue, mais je n'ai rien dit et je te vois disparaître.

*

Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu. J'aurais voulu te reparler de ces dix années de silence, d'abandon. J'aurais aimé que tu saches ce que je pensais de toi.

Sans doute n'en aurais-je pas eu le courage, mais un jour il faudra bien ; je ne peux plus, je ne veux plus souffrir comme ça.

Quand tu es parti, j'ai eu le sentiment d'avoir été trahie. Tu laissais derrière toi un petit garçon de 4 ans, une fillette de 8 ans et une mère démunie.

Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu, j'aurais aimé que tu saches ce que je ressens, ce que je peux bien penser de toi, de ton attitude. Tu disais être un père, mais moi aujourd'hui je te dis le contraire.

Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu et là mille et un souvenirs ont refait surface et je n'ai aucun remords à te dire qu'aujourd'hui, même si la page est tournée, jamais je ne te pardonnerai.

*

Tu tournais au coin de la rue lorsque je t'ai vu. J'aurais aimé te dire que tu me ressemblais. Je sais pas vraiment pourquoi tout ça, mais à mes yeux, c'était flagrant : tu es calme, et ne sors pas un mot face à des personnes inconnues, on dirait même que tu es timide, oui, c'est le mot : timide, tu ne fais pas le premier pas, comme moi, d'ailleurs, la preuve, c'est qu'on est tous les deux incapables de discuter, comme là, maintenant.

Je te connais depuis quelques mois à peine et j'ai dû te parler très rarement, mais c'est bizarre, il me semble te connaître depuis des années, ce qui n'est pas le cas et ce qui est dommage !

En plus d'un caractère semblable au mien, ton visage semble être un calque du mien.

On me demande souvent si tu es « des miens », ce à quoi je réponds « bien sûr que non ! » avec un petit rire bête pour accompagner mon propos, et pourtant, Dieu sait que j'aimerais bien, que je n'en pense pas un mot.

Tu tournais au coin de la rue lorsque je t'ai aperçu. J'aurais aimé te dire que, quelque part, tu es une partie de moi même. Enfin, j'aurais aimé te demander : « mais qui es tu ? ».

Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu. J'aurais aimé te dire que tu n'avais pas le droit de partir, de me laisser sur cette terre... J'aurais voulu te dire tout ce que je pensais de toi, ce que je n'ai jamais fait. C'est en te voyant que j'ai regretté de ne pas être venue plus souvent. Si j'avais su que tu partirais si tôt, je ne t'aurais jamais lâché, je serais restée près de toi. Peut-être alors que ce jour-là, si j'avais été avec toi, tout ça ne serait pas arrivé... Tu serais encore là aujourd'hui.

Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu. J'aurais aimé te raconter les quatre ans de ma vie que tu as ratés. J'aurais aimé que tu voies ce que je suis devenue sans toi. J'aurais voulu que tu rencontres mon copain, celui qui, maintenant, a pris ta place dans mon cœur. Enfin, bien sûr, tu resteras toujours l'homme de ma vie, celui grâce à qui je suis ici... Mais le fait que tu ne sois plus là...

Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu. Ma première pensée fut de t'appeler, puis de courir et de te serrer dans mes bras... Mais très vite ton image s'est envolée, comme toi il y a quatre ans...

*Il y a ceux dont on ne connaît qu'un fragment de vie
et pour qui on se prend à imaginer d'autres possibles.*

Il écoute son baladeur, assis dans l'autobus qui l'emmène vers son lycée. Le véhicule s'arrête mais rien ne semble le perturber. Seul son corps semble réagir au rythme des arrêts et des accélérations. Ses yeux fixent un point imaginaire sur le pare-brise et observe le paysage défiler. On dit que les yeux sont le miroir de l'âme, alors la sienne serait emportée dans des galaxies supérieures, si l'on en croit son regard énigmatique. Arraché à la pesanteur terrestre, il volerait dans un monde parfait où son imagination l'aurait fait roi. Et ce roi serait débarrassé de ses problèmes terrestres, les aurait délégués à son petit personnel asservi. Lui posséderait tous les pouvoirs, pourrait arrêter les guerres qu'il penserait inutiles et faire celles qui lui sembleraient moins stupides. Exit les problèmes d'argent qui l'handicapaient par moment. Il lancerait des recherches sur les maladies incurables pour rendre à son monde, l'insouciance de l'âge d'or.

Il ferme ses yeux et bâille. Il est sept heures et demie et tout le monde doit être encore fatigué. Peut-être n'était-il pas du tout réveillé. Peut-être qu'il pense que si son professeur de maths n'était pas là, lui pourrait encore dormir du sommeil du juste. Mais il est là dans ce bus trop confortable bercé par cette conduite trop rassurante et par les discussions étouffées des autres adolescents. Il tente de ne pas s'endormir malgré tout. Rapidement il reprend cet air rêveur. Peut-être se retrouverait-il dans une voiture de course d'un rouge criard, au volant d'un bolide au bruit bestial, aux accélérations brutales qui plaqueraient les passagers contre leur siège en cuir. Il conduirait d'une façon totalement prohibée, dangereuse, à vous faire dresser les poils des avant-bras.

Se verrait-il à la place du chanteur dont la chanson lui arrive dans ses oreilles ? Il serait célèbre et à ses pieds des milliers de fans et de femmes se pâmeraient à sa vue. Une bête de scène, c'est ce qu'il serait. Il sortirait avec les plus belles femmes du monde et passerait des nuits blanches dans les boîtes de nuit à consommer des substances peu conseillées.

Il mènerait une vie décadente mais à ses yeux tout vaudrait mieux que sa vie de lycéen monotone et inintéressante, avec des profs qui ne font que passer, des amis centrés sur leur nombril et personne pour faire attention à lui, enfin presque.

Mais le terminus l'arrache à sa rêverie, son regard redevient morne. Devant le lycée l'attend sa petite amie, ses profs, ses interros, et tout son cortège de problèmes. Sa rêverie se dilue dans son cerveau, comme les passagers du bus dans la foule des lycéens.

*

Le bip résonne et le voilà arrivant à la caserne prêt à bondir vers les flammes. Sans savoir ce qui l'attend, il se prépare, enfle son équipement et monte dans le camion, accompagné d'autres volontaires. Après de longues heures, dans la nuit et le froid, à lutter contre l'enfer, le feu est éteint et il peut enfin rentrer se reposer. Fatigué, il se dit que, s'il pouvait, il partirait quand bon lui semblerait et

non sous les ordres de cette petite boîte rouge infernale. Il aurait tout le temps qu'il voudrait et consacrerait ses week-ends avec sa famille à pêcher au bord d'un lac, à faire des feu de bois et vivre loin de l'enfer de la ville. Mais hélas, le bip résonne à nouveau et le voilà reparti.

*

Tous les matins, il part. Où ? Qui le sait vraiment, à part lui ? Personne ne sait rien de sa vie. Mais tous les locataires de l'immeuble connaissent son écriture. Chaque semaine, un nouveau papier est accroché, en bas, sur les boîtes aux lettres.

Les gens lisent, avec un sourire narquois, le mot plein de fautes d'orthographe qu'il a écrit trop vite. Ses menaces n'inquiètent plus personne. Il se plaint, encore une fois. Trop de bruit ? Peut-être, mais pas plus qu'ailleurs. Simplement, il ne supporte pas d'entendre vivre ses voisins ; car eux ont une vie, alors que lui est seul, depuis trop longtemps, dans son appartement minable et aseptisé.

Si seulement ses parents l'avaient laissé en paix, il vivrait tellement mieux aujourd'hui. Il aurait dû trouver le courage de s'opposer à eux, d'écouter son cœur. Enfant, le bruit ne le dérangeait pas ; au contraire, il aimait l'animation, la vie. Mais tout le monde se moquait de ce petit garçon à lunettes trop timide... Il a tant souffert de leur mépris ! D'abord ses parents, puis ses camarades de classe, et les autres ensuite... Il ne veut plus entendre personne, les humains ne savent cracher que du venin.

Les insectes ne jugent personne... Il a toujours aimé les regarder, tranquilles et indifférents au monde cruel qui les entoure.

Il souhaiterait tout recommencer. L'entomologie est une science si vivante. Il partirait sans laisser d'adresse, il abandonnerait tous ces parasites humains pour aller vivre dans une vieille bicoque isolée qui abriterait des dizaines de vivariums. Il verrait évoluer ses insectes en permanence, silencieux et bruyants à la fois, mais d'un silence léger, apaisant, aux mille couleurs. Il serait le régisseur de cette micro-société, un dieu tout puissant, plus jamais une victime.

Il déteste les enfants autant que les chiens, mais il aurait une tarentule. Il la nommerait Scylla et elle resterait sur son épaule, telle une confidente dont l'indifférence le rassurerait. Elle serait son bras droit, guettant de ses huit yeux le monde alentour, dévorant quiconque s'opposerait à sa loi. Des tas de papillons voleraient partout, angéliques éphémères, nourrissant les rampants de leur cadavre, une fois leur descendance assurée.

L'éternel recommencement ; de la mort naîtrait la vie. Jamais de lamentation ni de pitié... Ce serait si simple, si beau.

Le téléphone sonne, le bruit lui vrille le crâne. Les murs secoués de spasmes aux reflets métalliques s'estompent et redeviennent gris. Son cœur s'assombrit.

Oui, si seulement...

*

Elle est en train de parler de ce qu'elle a regardé à la télé la veille. Elle veut paraître heureuse, mais dans son regard on voit qu'elle ne se sent pas à sa place ici. Elle aimerait vivre dans un autre monde, là où les gens seraient heureux, où il n'y aurait pas de problèmes, ni famine, ni conflit. Elle voudrait un quotidien différent, plus passionnant, moins monotone que la vie réelle.

A moins qu'elle ne soit juste en train de réfléchir à ce qu'elle fera ce week-end. Son regard plein de vie mais en même temps perplexe me laisse mal interpréter ses pensées. Elle aurait peut-être simplement préféré rester chez elle. Elle aurait écouté de la musique, lu un livre. Elle aurait pu faire tout cela si elle n'avait pas dû monter au lycée.

*

Il est sept heures et cet homme, debout devant une vaste demeure, attend en regardant dans le vague. Plusieurs passants traversent devant lui sans lui prêter attention. Est-il là car il n'a pas d'abri ? Attend-il simplement le bus du matin ? Brusquement son bras bouge pour prendre son sac. Peut-être va-t-il retrouver sa famille. Peut-être va-t-il retourner chez lui, ne pas aller travailler comme il le fait chaque jour. Lorsqu'il franchirait la porte, sa femme l'attendrait pour le petit déjeuner, elle aurait fait des crêpes au sucre, du café et du lait pour les enfants. Puis ils partiraient peut-être au cinéma, ou plutôt dans un parc d'attraction où ils passeraient la journée tous ensemble. A le voir, on dirait le plus heureux des pères.

Mais non cet homme là sort juste de son sac un paquet de cigarettes et fait partir sa vie en fumée. Mais pourquoi l'épargnerait-il, sa vie : il est seul.

*

C'est toujours la même chose, elle quitte son boulot minable à 21h30 et part voir un ami. En une poignée de main elle reçoit un peu de poudre contre quelques billets. Ensuite, c'est toujours pareil, elle rentre chez elle, retire la guenille qui lui sert de veste et inhale la substance. Elle aimerait tellement pouvoir s'en passer, elle aimerait tellement être n'importe qui d'autre... Elle passe sa journée à envier chacune des personnes qu'elle croise, car elle rêve de leur ressembler. Tiens, elle serait, par exemple cette serveuse qu'elle admire tant. Elle aurait des contacts humains et se sentirait utile et surtout désirée. Ce doit être si glorifiant. À ce stade, elle ignore encore que rien ne pourra la sauver d'elle-même mais elle se plie à ce rituel quand elle a suffisamment d'argent. Les autres soirs, elle passe sa nuit à combler le vide qui la ronge en scrutant les insectes vivant entre ces murs délabrés. Même le cafard en face d'elle est plus appétissant que l'image qu'elle se fait d'elle-même. Elle préférerait ramper par terre, se nourrir de quelques moutons de poussière, et se sentirait plus en sécurité qu'à sa place, à la merci de n'importe quel humain. Tout plutôt que de continuer cette vie désespérante... Après ces quelques heures d'engourdissements volontaires, elle repart vers son boulot pour amasser un peu d'argent, juste de quoi se nourrir, et essayer de reprendre goût à quelque chose d'autres que ces psychotropes qui lui servent de tuteurs...

*

SDF

Je pense à cet homme qui, par souci d'une vie meilleure, reste là, en pensant que la roue tourne, qu'il aura un jour de la chance, sa chance.

Il est allongé par terre, sali par les regards qui le dévisagent comme s'il était un monstre. Il tient dans sa main droite une bouteille de scotch, elle est peut-être pour lui la seule issue à sa tristesse.

Pour se protéger du froid, il est sous une aubette dans laquelle une publicité vante des produits diététiques alors que lui meurt de faim.

Il se dit qu'il aurait pu s'acheter une maison et fonder une famille, il serait PDG d'une multinationale agroalimentaire, il consacrerait la moitié de ses bénéfices à nourrir les personnes souffrant comme lui ou bien les enfants de Somalie de la famine, il suivrait ainsi l'œuvre de Coluche, mais il l'étendrait au monde entier.

*Il y a ceux que l'on a aperçus derrière une fenêtre
et auxquels on a attaché de l'importance
parce qu'on avait en tête cette phrase de Baudelaire
qui dit que "ce qu'on peut voir au soleil est toujours
moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre".*

Je me promenais tranquille, un soir, lorsque j'aperçus une faible lumière au fond de la rue. Une lumière qui émanait d'une fenêtre. Cela me parut étrange car la maison n'était plus habitée. Qu'importe, il y avait de la lumière et cela m'intriguait. Mais la peur soudain me paralyse et j'imagine que dans cette pièce vit une personne qui doit préparer des potions magiques, non pas comme dans Astérix, mais plutôt comme au temps des sorcières. Ces êtres mystérieux qui sont à l'écart de la société et dont tout le monde a peur. Ainsi, devant cette fenêtre, j'imagine des tas de choses, je me sens transporté dans un autre univers. Je ne fais plus partie de cette dimension. Je sens que mon esprit a quitté mon corps pour s'envoler. Je ne vois plus la maison de la même façon. Soudain, la lumière disparaît, et puis plus rien. Inquiet, je reprends ma promenade.

*

Je ne sais pourquoi, ce jour-là, le chauffeur de bus s'arrêta pile devant chez toi. Lorsque je descendis du bus, mon regard fut attiré, pour je ne sais quelle raison, vers la fenêtre de ta chambre, cette chambre qui depuis longtemps est vide. Les volets sont fermés. Alors que je marche pour rentrer chez moi, la même image de cette fenêtre hante ma tête.

Que ferais-tu si tu étais là ?

Serais-tu en train de dormir ?

Ecouterais-tu de la musique à t'en rendre sourd ?

Je ne le sais pas. En tout cas, je sais que si tu étais là, j'y serais sans doute avec toi, dans cette chambre.

Je continue mon chemin. Désormais, j'imagine ta chambre vide : le lit qui tous les soirs t'attend en vain, la télé qui attend d'être allumée pour t'annoncer les nouvelles de la journée, les CD qui n'ont jamais bougé depuis ton départ et prennent la poussière jour après jour.

J'arrivai chez moi alors que je songeais encore à cette chambre vide. J'ouvris la boîte aux lettres et vis une lettre de toi. Je m'empressai d'entrer pour la lire.

*

Je marche dans ce village si familier. Le temps de traverser la rue, je regarde machinalement cette fenêtre pourtant très attrayante. Elle est faite en bois, peut-être du sapin, très présent dans cette région. J'aperçois de gros rideaux pendus singulièrement.

Plus j'avance et plus je devine une ombre. Il fait trop sombre à l'intérieur pour que je distingue clairement ce que c'est. Je crois que c'est un chat. Comme moi, il observe ce qui l'entoure. Derrière lui, il y a une lueur, ça bouge, c'est la télévision et je devine le programme : l'inspecteur Derrick. Il est très apprécié par cette vieille dame assise sur sa petite chaise de paille, emmitouflée dans une couverture de laine sur ses genoux. J'imagine son léger sourire lorsque son chat vient se frotter à ses chevilles. L'horloge

sonne quatre heures, la vieille dame et le chat se dirigent vers le buffet : c'est l'heure du goûter. Elle lui donne sa ration de pâtée et prend pour elle quelques petits sablés. Lorsqu'elle s'est levée, sa couverture est tombée, elle se dépêche de la ramasser et se rassoit devant la télé. Le chat a fini de manger. Sans se retourner, il se dirige vers la chatière et s'en va vagabonder. Le temps d'un battement de cils, la télévision s'est éteinte, plus la moindre lueur, la vieille dame est seule, je n'ai plus rien à voir.

*

Je rentre chez moi, je marche lentement, je regarde le paysage. Il y a beaucoup de verdure et cette maison, cette fenêtre, à quelques mètres de moi.

Je m'arrête et je l'observe. Les volets sont ouverts, ils sont clairs, peut-être délavés par la pluie qui tombe sans cesse dans la région. L'encadrement de la fenêtre paraît plus neuf, il vient peut-être d'être reverni...

Je traverse la rue pour mieux voir. On aperçoit le jardin à travers la haie de sapins. Je crois qu'il y a une petite piscine avec des jouets restés dans l'eau.

J'arrive à voir les rideaux, d'où je suis : ils sont fermés. Je crois qu'il y a des oursons imprimés sur le tissu. Ce doit sûrement être une chambre d'enfant, peut-être une chambre de bébé. Celui-ci doit certainement dormir dans son berceau, emmitouflé dans une petite couverture polaire couleur vert d'eau. J'imagine sa chambre assez grande et bleue où, lorsqu'on entre, on peut sentir l'agréable odeur de son eau de toilette. Des images d'étoiles et de lunes projetées sur les murs et le plafond, accompagnées par une berceuse, l'aident à s'endormir. Il est peut-être réveillé, maintenant ?

J'imagine son armoire contre un mur où ses vêtements de chérubin seraient soigneusement pliés et rangés, peut-être par couleur, peut-être par taille ? Un petit tapis, au milieu de la pièce où sont étalés ses jouets de premier âge. Un petit coffre en bois sous la fenêtre avec des papillons jaunes, verts, bleus dessinés.

Je me ressaisis, je suis en retard : vingt minutes que je rêve devant cette fenêtre.

*

C'est une fenêtre ronde, elle ne fait pas plus d'une soixantaine de centimètres de diamètre, elle est traversée d'un croisillon de bois, qui tient les carreaux peu épais. Cette petite fenêtre ronde ne s'ouvre plus, le lichen a collé ses contours de bois pourri. L'usure du temps a rendu presque opaque ce petit cercle de verre situé à l'angle de la toiture.

Derrière, y vit un homme. Il vieillit derrière son passé. Il sombre derrière ses souvenirs. Il ressasse ses idées.

Je l'ai toujours vu ici. Il n'est jamais sorti en ma présence. Mais il sait que je l'observe, il l'a deviné à plusieurs reprises. Lorsque mon regard d'enfant s'arrête sur cette fenêtre vieillie, ses yeux me croisent sans broncher, sans fixer, sans me porter aucune attention. Souvent, il reste assis, jamais il ne lit. Toujours il écrit. Des fois, il pleure. Quelquefois, il pose sa main sur le petit carreau qui est chauffé par les rayons du soleil, il se rassoit sans aucune expression, aucune. Alors que lorsque le petit carreau est froid, il s'en va je ne sais où, il quitte la petite pièce emplies de souvenirs. Jamais il ne prête attention à ce qui se passe devant lui, ni le temps, ni la vie. Cet homme, derrière cette fenêtre, ne pourrait-il pas profiter des choses extérieures ? Ne connaît-il que son passé ? Est-il aveugle ? Peut-être ne me voit-il pas, mais moi, je devine en lui bon nombre d'histoires et d'idées. Ne dit-on pas que les yeux sont les fenêtres de l'âme ?

*

J'attends. J'attends qui ? j'attends quoi ? je ne sais pas. Mais il y a une fenêtre, là, qui attire mon attention. Sur le mur du fond, ce magnifique tableau qui représente la vie, avec ses ennuis et ses joies, ses rires et ses pleurs. Les fleurs des arbres tombent et les passants pressés les écrasent et, pendant quelques secondes, le vent les fait revivre et rejoindre dans le ciel les oiseaux , puis retomber pour peut-être le paradis. La fenêtre se referme et mon regard s'éloigne et bute sur un mur où un chien vient pisser. Puis celui-ci se barre en courant. Peut-être qu'il y a un chat dans cette ruelle. Dans cet univers assombri par le crépuscule, les hommes apparaissent, puis aussitôt disparaissent dans l'obscurité. Quelquefois, des gens viennent cacher le tableau, puis repartent et font réapparaître le spectacle.

En regardant bien, c'est moi que je vois.

*

Petite fenêtre de bois usé
En marchant dans cette rue
Que pourtant j'emprunte tous les jours
C'est par un jour de pluie que je t'aime
Ta lumière tamisée m'a capturée
Ton décor de tissu rose et violet
Ces bougies colorées
Et dans un vase cendré ce bouquet ensoleillé
M'ont séduite

Devant ce tableau rêvé mes lèvres sont restées scellées
Qu'y a-t-il derrière ce décor enchanté ?
Caches-tu un monde de poupée ?

Je décide de m'approcher
Et découvre une petite fille allongée
Sur son lit de mousseline
Elle dort, rêve peut-être.

Ni la pluie, ni l'orage qui gronde au dessus de moi ne peuvent la réveiller
Moi je reste là à l'admirer.

Derrière toi, petite fenêtre au bois usé
Qui sépare le silence et le bruit
Le songe et la réalité.

*

Chaque matin, lorsque je vais prendre mon bus, mon regard s'arrête sur une petite fenêtre teintée d'un plastique rose, ne me laissant voir que des ombres. Derrière celle-ci vit une personne mystérieuse, une personne que je vois chaque matin. Qui se lave, se peigne et puis s'habille. Quand elle a terminé, la lumière s'éteint, mon bus arrive et je pars. Cette personne m'intrigue, elle habite dans la rue juste au-dessus de la mienne et jamais je n'ai pu la voir autrement qu'en ombre chinoise.

*Il y a ceux dont on a imaginé les pensées
parce qu'on les a vus attendre à la terrasse d'un café
ou hésiter avant d'envoyer une lettre
ou regarder par la fenêtre un jour de pluie.*

J'l'envoie ou j'l'envoie pas ? Allez, va, j'l'envoie. Oh pis non, j'l'envoie pas. Ouais, ouais, c'est mieux comme ça... Tiens, c'est bien, ici, ça m'fait penser à Londres... tiens, à propos de Londres, i faut qu'je fasse mon anglais pour demain. Ah, demain ! Demain, c'est vendredi, le week-end, et surtout l'anniversaire de Léon. Un bon gars, c'Léon. Sa sœur aussi, elle est bonne, bonne comme le mille-feuille que j'ai mangé c'midi. J'l'ai jamais goûtée, mais enfin, bon, j'aimerais bien... Non, mais arrête ! C'que t'aimerais surtout faire, là, c'est envoyer la lettre... Oui qu' t'as envie d'en...

- *Bonjour, qu'est-ce que je vous sers ?*

Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là ?

- *Euh... une pomme. Ouais... une pomme...*

A c'qui paraît, ça fait du bien aux dents... Si j'ai envie d'revoir ma dentiste, j'ai pas intérêt à en manger... Holà ! Tu dérives, là... Repense à ta lettre !

- *Tenez, monsieur.*

- *Ouais, c'est ça... vas-y, file !*

Merde ! j'en étais où, moi ? A cause de l'autre, je sais plus c'que j'disais... enfin, bon, , c'était pas important. Et pis la lettre, je la brûle. J'vais en écrire une autre pour la sœur de Léon...

*

La pluie coule sur la vitre. Les traînées de gouttes d'eau me font penser à des larmes, des larmes qui coulent, des blessures très douloureuses. Soudain des histoires tristes me viennent à l'esprit, comme la rupture avec le garçon dont j'étais amoureuse et une amitié cassée à cause de cette relation. Est-ce la pluie qui me démoralise autant ? Pourquoi ces idées me viennent-elles toujours lorsqu'il pleut ?

Un rayon de soleil, c'est dingue comme cela peut me remonter le moral. Maintenant je chasse les idées tristes des histoires du passé et j'en tire les côtés positifs. Ce garçon n'était pas fait pour moi et aujourd'hui j'ai récupéré bien plus, une belle amitié.

*

Tiens, il pleut encore ! Décidément rien ne change ici. D'ailleurs la vie est monotone, on croise toujours les même personnes, dans les même endroits. Cette femme, par exemple, avec son petit parapluie vert ? Peut être ne la reverrai-je jamais ou peut être que si. La vie est pleine de surprises mais elles se répètent. Au début, on en est sûr puis on en doute, on croit et on n'en est plus sûr du tout. Et cette horloge qui ne cesse de faire avancer le temps ne peut-elle pas s'arrêter de temps en temps ? Pourquoi la vie est-elle ainsi ? Je ne le sais pas et d'ailleurs personne ne le sait. Il pleut encore et pourtant je dois sortir. A quoi bon me lamenter ? Je dois vivre ma vie, car personne ne la vivra à ma place.

*

C'est étrange, quand il pleut, de regarder les petites rigoles d'eau qui coulent sur la vitre ; on croirait que la fenêtre pleure. On croirait que tout pleure : la ville aux toits détrempés, les passants qui n'ont pas de parapluie, le ciel... si sombre. Tant mieux, je n'aime pas le soleil. Quand il brille, je ne peux pas observer le paysage, les reflets m'aveuglent. Mais quand il fait sombre, tout est plus beau, plus mystérieux.

Domage que Maman ne comprenne pas. Elle refuse de me laisser sortir, parce que, soi-disant, c'est dangereux de rester dehors le soir, surtout pour une petite fille de dix ans. Mais quand il fait jour, je ne sors jamais parce que personne ne vient me chercher... C'est pas ma faute si les autres ont peur de moi ! Et puis, personne ne me verrait dehors la nuit, je sais me cacher, l'Ombre est mon amie.

Là, il pleut, et c'est pareil, je suis obligée de rester dans ma chambre. Je ne l'aime pas, ma chambre. Avant, elle était belle, avec mes rideaux de dentelles noires et mon lit à baldaquins ; mais depuis que Maman est revenue, elle a tout transformé. Elle veut que je ressemble à toutes les autres petites filles, même si moi, je ne veux pas.

J'aimerais vraiment revenir au manoir, au moins là-bas, il y avait de grandes fenêtres, assez basses, et je n'avais pas besoin d'un tabouret pour regarder dehors.

*

*

Bon, la pharmacie, la banque, la poste, la librairie... oh, puis non, la poste je n'y vais pas ! Oh, et puis si, après tout qui ne risque rien n'a rien ! Mais... si je risquais trop ?

Ils ne se sont pas gênés eux ! Et puis, ce n'est qu'une lettre après tout ! A propos, je vois encore la leur ! Bourrée de fautes d'orthographe ! Et la syntaxe alors ! Et puis non, je ne leur envoie rien... Après, ils vont recommencer et encore une fois ci et une fois ça et moi aussi et les timbres et les sous et l'essence jusqu'à la poste ... De toute façon, j'irai boire le prix des timbres au bistro ! J'ai rien à dépenser pour eux, moi !!! Les pauvres type à se disputer l'existence du monde derrière leur nuage de poussière ! En plus, ils sentent la clope ! Bon, je leur envoie cette lettre et les autres, je les ignore !

Tu parles d'une vérité toi ! Moi, radin ? Et en plus, l'esprit caustique ?! Caustique ! Ils ne savent même pas ce que ça veut dire ! Trop lourds pour ouvrir un dico ! Euh, c'est quoi, déjà, caustique ? Un truc pour le maquillage je crois ! Enfin, bref, cosmétique ou pas, moi je me trouve mieux qu'eux ! Je n'ai pas besoin de maquillage pour me voiler la face, moi ! Tiens, à propos de maquillage, l'autre, là, l'œuvre d'art, elle ne lésine pas sur la peinture, celle-là, elle en a plein la face, jusque dans les narines ! Non, mais je rêve... Moi, je critique !?

*

Mais ils ne nettoient jamais les fenêtres ici ! Il y a encore le chewing-gum que j'ai collé la dernière fois ! Oh non, il pleut ! Oh là là, je vais être encore toute mouillée ! En plus mon bus arrive toujours en retard ! Bof, ce n'est pas grave, tant pis, il y a un beau garçon qui prend le bus avec moi, je vais pouvoir me rincer l'œil, hé, hé... Mais que fait-il ce garçon tout seul dehors par ce temps ? Qu'il est bête, il y a une seule flaque d'eau et il faut qu'il marche dedans ! Ah ! Ah ! Et maintenant, il y a un couple qui traverse la cour ! Mais ce n'est pas vrai, c'est fait exprès pour me dégoûter ou quoi ? Ah ben, dis donc, je n'ai vraiment pas le moral ! Et ce n'est pas le temps qui va me le remonter !

Je suis encore bloqué ici... À chaque fois que je prévois quelque chose, il y a un problème! Quand ce n'est pas la voiture qui refuse de démarrer à cause de cette satanée batterie, c'est le bus qui tombe en panne ou le portable qui est déchargé ! Une vraie pompe à fric tout ça ! Et puis, apparemment, c'est pas près de s'arrêter ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire? Manquerait plus qu'il y ait une panne d'électricité et j'aurais tout eu ! Mais c'est le déluge dehors ! Evidemment, la rivière déborde ! C'est malin depuis le temps qu'on leur dit à la mairie, il fallait bien que ça arrive un jour ! Ils écoutent jamais personne, ces idiots! J'espère juste que ça va se calmer... Et puis, j'y vois plus rien moi derrière cette vitre inondée ! J'ose même pas imaginer l'état de mon entrée avec toutes ces traces de pas... Deux heures de ménage en perspective ! Ca m'aurait tellement arrangé qu'il pleuve hier, au moins je ne serais pas allé au boulot ! Parce que je me serais bien passé de cet entretien ! Merci pour l'engueulade ! L'autre abruti qui me dit que je ne vais pas assez vite ! J'y suis pour rien si la photocopieuse n'avait plus de toner et que l'imprimante bourrait ! Sans parler de cette réunion totalement stupide et sans aucun intérêt ! Franchement, rester assis pendant 1h30 pour n'aboutir à rien, c'est plus que du temps perdu ! Ca y est, l'eau vient d'envahir la moitié de la route, de mieux en mieux ! C'était la seule journée de la semaine où je pouvais faire autre chose que ce travail minable et inintéressant... C'est déprimant ! Je dois être maudit ! A croire que la malchance me suit ! Et puis cette prise de tête avec elle hier soir je m'en serais bien passé ! Rien de mieux pour finir une journée mal commencée! J'en ai pas dormi de la nuit et elle ne m'a même pas rappelé ! Si je fais le premier geste, elle va me raccrocher au nez ! Bon, encore dix minutes et je compose son numéro...

*

Derrière ma fenêtre, c'est toujours là que je me trouve lorsqu'il pleut. Une pluie qui me fait l'effet d'une mélodie... Un orage qui m'arrache à mes rêveries. Et puis, je vois cet homme qui court. Il porte un imperméable et un parapluie, il se protège de la pluie comme je me protège de la vie. Et ces jeunes amoureux qui ont l'air heureux, qui sautent dans les flaques, c'est sûrement pas eux qui vont faire la lessive, maman est là pour ça, bien sûr ! Comme je suis là pour Nicolas, qui ne m'adresse pas même un regard lorsqu'il rentre du travail. Et ce train qui passe, je devrais peut être le prendre, partir loin d'ici, loin de Nicolas... Pas si loin : il arrive...

*

Quand est ce que je pourrai enfin être tranquille ! Tous ces piailllements inintéressants ! Impossible de dormir ! «Comment elle va la Germaine ? et le Nicolas, il a eu son permis ? » Franchement, on en a quoi à faire de leur vie ? Ils n'ont qu'à être discrets. J'aimerais bien voir la tête qu'ils feraient si je me levais et si je chantais ! Enfin, au moins, il n'y aurait plus personne dans le bus, et je pourrais enfin dormir ! Oh non, c'est quoi le machin ?? Non, non, viens pas... Oh non, le v'là qui me parle : « ça te dérange pas si je me mets à côté de toi ? » Non, bien sûr ! Il y a un million de places, et il vient coller contre moi ! Bon allez Laurine, souris, parle !! Oh, et puis non, j'ai pas envie de parler, moi !

*

Fichu temps, ça me donne envie de me tirer une balle ! Ici c'est la pluie 365 jours par an... Mais qu'est ce qui m'a pris de quitter l'Espagne ? Les gens sont idiots de sortir par ce temps ! Tiens ! voilà Loïc qui sort de la pharmacie. Encore

malade ?! Il faut dire qu'avec le temps qu'on a... Oh, non ! le voilà qui vient sonner à la porte ! Je ne suis pas d'humeur à bavarder, aujourd'hui. Il va encore me parler de Rachel, mais quand comprendra-t-il le sens de l'expression « tout est fini entre nous » ? Je n'en peux plus de l'écouter se lamenter sur mon épaule. Rien à faire, je ne réponds pas. Il peut se débrouiller tout seul. Je vais continuer mon livre, ça me changera les idées.

*

Il pleut dehors, c'est la nuit, et quelques lueurs éclairent la rue. Je touche le carreau et mes doigts sont humides : la buée.

La pluie qui glisse contre le volet, et qui frappe le carreau possède un pouvoir relaxant, l'une de mes dix premières sources de bonheur.

Je suis triste, dans mon cœur, il pleut, je pleure, cette pluie détruit mon âme, j'ai l'impression d'être triste et heureuse, je suis amoureuse. Mes copines peuvent bien se moquer de moi, je m'en fiche, elles ne doivent pas savoir ce que c'est. Je me sens bien, en fait, là, derrière ma fenêtre. Il pleut et le bruit de la pluie me rassure, comme si le ciel comprenait ma peine.

Le ciel est noir, mais je suis l'éclair qui le traverse. J'entends le grondement du tonnerre, mais je ne suis que la lumière de cet éclair, elle ne dure qu'un instant, tout comme nous, nous ne sommes rien, je ne suis plus rien, je suis lui.

*

L'enveloppe, petit rectangle, blanc. Avec un timbre, petit carré, rouge. Toujours trop cher, ce timbre. Cinquante centimes. Les prix montent, grimpent. Et on raconte aux infos que la France est en crise depuis une vingtaine d'années. On a du mal à y croire ! Tu y crois, toi ? Y'en a qui s'en mettent plein les poches, c'est mon avis, ça !

Bon, ben, je crois qu'il va falloir que j'aille te jeter dans la première boîte à lettres. Triste, mais c'est ton destin. J'aimerais bien te garder près de moi mais... faut que tu partes ! C'est toujours dur, un départ, je sais, je sais mais je ne vais pas pleurer. Non. Tu as une grande valeur pour moi, mais je garderai mes larmes dedans, à l'intérieur... Promis : pas de pleurs !

Oh, je délire, je me sens bizarre, la tête retournée. Sans doute à cause du troisième verre que je viens de prendre. Verre de 50cl, je précise, ce qui fait du... 1 gramme d'alcool dans le sang. Je me demande même comment je suis encore conscient d'être assis avec ce rectangle à la main. Triste état. Je m'attache. A toi, morceau de papier, qui as une grande valeur. Sentimentale ? Bof... Economique ? Mouais... Le prix du timbre et tout et tout... J'ai la vague impression de voir le paysage défiler, le monde tourner et... Boum !

Où je suis ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Oh, c'est dur de reprendre conscience après un malaise. C'est dur. Mais il faut que je l'envoie ce chèque pour les impôts.

*

C'est une feuille, blanche, comme l'enveloppe. C'est un timbre, rouge, comme l'encre. C'est une lettre, une série de mots alignés qui forment des phrases, même si parfois, elles ne sont pas trop justes, ces phrases. Car écrites à la va vite pour rallumer un feu, raviver une flamme éteinte par un gros orage. Avec quelques larmes, je la ferme, l'enveloppe. J'écris l'adresse. Encore une série de mots, mais là c'est un langage codé, moins littéraire, moins beau, pas comme la flamme. Ça m'intrigue, cette flamme. Est-ce une flamme sentimentale ? Ou une vraie flamme, de bougie, que je devrais utiliser pour brûler cette feuille, pour la réduire en poussière et la laisser s'envoler dans le vent, avec le vent. Il y a

même une chance, et ça j'y pense, que cette petite feuille obtienne l'effet voulu : raviver la flamme, arrêter l'orage. En même temps, il y a aussi un risque et ça, je n'ose pas y penser, que finalement cette feuille finisse sur la flamme. De la cheminée. Triste destin pour toi, lettre sentimentale. Tu devras finalement suivre ton chemin, trouver ta route toute seule pour arriver à destination, et obtenir l'effet voulu. Alors va, va, envole toi et touche ce cœur blessé, ce cœur qui me manque et qui doit revenir, oui, c'est cela : envole toi et reviens avec elle !

*

*Il y a ceux qui ont laissé accrocher un peu d'eux-mêmes
à un nom de ville, de quartier, de rue...*

Le collège Guillaume de Machault

Tu y as vécu un des plus grands événements de ta vie. Inoubliable souvenir que la rencontre avec celui qui allait être, qui est et qui sera toujours ton meilleur ami. Tu l'as connu, étant seulement une enfant. A 7 ans, tu as appris à le connaître, comme une grande. Adossée à ce vieil abribus en bois taggé, tu lui parlais de tout et de rien, et en un instant, il est passé de rien à tout pour toi. Tu as rencontré ton frère d'âme, et tu as compris que rien ne vous séparerait jamais sans savoir que plus tard tu devrais déménager. On a beau être une enfant, on peut ressentir les mêmes émotions, le même attachement comme des grands, et peut être même plus...

Machault, juillet 2001

Toi, entourée de cartons et de sacs, tu avais le moral à zéro et d'ailleurs, ta vie aussi tu allais la reprendre à zéro, tu déménageais. Tu voyais ton appartement se vider mais tu sentais ton esprit se remplir de souvenirs. Tu étais incroyablement triste, et pour achever le déchirement de ton cœur, voilà tous tes amis qui viennent te faire leurs adieux. Les yeux un peu humides, ils se retenaient de pleurer. Ils se sont tous rassemblés, toi, au centre, vous vous seriez, histoire de dire «non, non on ne s'oubliera pas ». Et d'un coup, le torrent de larmes tant attendu se mit à jaillir. Ton village, ton appartement, ton morceau d'existence, tu allais tout quitter. Loin des yeux, loin du cœur, le temps passe mais les souvenirs restent, et ceux-là, tu les vois encore, ils sont ancrés au plus profond de ton cœur et te font passer de la joie à la mélancolie d'une seconde à une autre. Ainsi ton existence s'écoule...

Marseille, vacances 2002

C'est sur cette pelouse que vous vous êtes rencontrés. A l'ombre de cet arbre, vous avez fait connaissance. Il t'a plu, tu lui as plu, entre vous venait de naître un profond sentiment. Vous avez trouvé, à force de vous aimer, un espoir dans vos cœurs. Mais là encore, tu te doutais que de lui aussi tu allais t'éloigner même si c'était à contrecœur. Pour ta dernière soirée en sa compagnie, tu l'as retrouvé, sur cette pelouse, sous cet arbre. Tu voulais apaiser sa tristesse, il voulait sécher tes sanglots. Tu rêvais que l'éphémère devienne éternité. Vous vous êtes allongés, blottis l'un contre l'autre, regardant les étoiles, ou peut-être pensant à vouloir profiter des derniers instants ensemble que la vie vous offrait. L'empreinte de votre amour restera à jamais gravée dans vos cœurs, mais aussi sur cet arbre...

La Pépinière

Un vélo blanc et rose avec un panier en osier fixé sur le guidon, je viens d'apprendre à pédaler et m'élance à toute allure dans l'allée de cailloux. J'essaye de rouler droit pour ne pas me prendre les grands arbres en pleine face... Je tourne la tête pour regarder Jojo, le fameux singe et...Tout d'un coup, mes parents m'entendent crier : je viens de me prendre « une gamelle »...Il faut m'emmener aux urgences...Cinq points de suture à la lèvre... Heureusement ce n'est pas comme ça à chaque fois que je vais à la pépinière...

La Piscine

On y allait presque tous les samedis et pendant les vacances, presque tous les jours...C'était notre piscine...Ce jour là, j'ai décidé de m'amuser mais je n'y

arrive pas... A chaque fois que mes yeux se posent sur le grand toboggan vert, sur les bains à bulles ou sur les plongeoirs qui me foutent la trouille, à chaque fois je ne peux m'empêcher de penser « C'est la dernière fois que je vous vois ». En sortant des vestiaires avec mon amie, je lui dis au revoir sans être sure que l'on se reverrait un jour... Je monte dans la voiture qui me conduit à ma nouvelle maison que je déteste déjà... Je pense à tous mes souvenirs pendant que l'on m'emmène loin de ma piscine de Saint-Max...

Le Parc Europa

Un parc entouré d'arbres ; on était là, tous ensemble... Enfin, ensemble, mais séparés. Les filles parlaient entre elles, assises dans l'herbe...Elles parlaient tout le temps de garçons ou de mode ou de je ne sais quoi...Moi, j'étais l'exception...Les filles, elles, n'étaient pas pareilles à nous... Trop superficielles...On avait environ treize ans et on était à fond dans le skateboard, alors on s'en foutait de savoir si Pierre avait rompu avec Lisa parce qu'elle était trop gamine ou parce qu'elle n'embrassait pas bien...Nous, tout ce qui nous intéressait, c'était de mieux rentrer notre Holie que le copain. On n'était pas comme les filles du groupe. Elles, elles squattaient c'est tout. Nous, on venait pour faire du skate...

La Guitoune

La Guitoune, c'est notre squat. Pourri mais bon. Juste un arrêt de bus en pierres... Pourtant plein de souvenirs délirants, des endroits comme ça. Tous les jeunes, depuis des générations, squattent ici...Pour moi, mon souvenir préféré, c'est le 10 juillet 2001 vers 22h. On était tous les deux, lui, assis sur le banc, adossé contre le mur, moi, zonant entre lui et le trottoir d'en face d'où l'on voit l'horloge de l'église...On s'aimait, mais on ne pouvait pas à cause d'une autre fille... On cherchait une solution, mais on n'avait que deux choix... C'était le silence parce qu'on ne savait pas quoi dire...Dans la Grande Rue, le soir, les seules personnes qui passent sont les voisins qui promènent leur chien en marmonnant des plaintes contre nous, les jeunes qui faisons du bruit, des délinquants... On est juste là... On squatte, c'est tout. Mais ça les dérange, les vieux, alors ils vont se plaindre au maire quand ils pourraient simplement nous dire de faire moins de bruit... Au lieu de ça, ils passent derrière la guitoune pour ne pas nous voir. On les appelle « les furets », ceux qui nous épient et qui font semblant de fermer les yeux quand ils nous croisent... Enfin bon, ce soir là, pour une fois, il n'y avait personne... Moi j'en avais marre d'être là et de ne pas parler... « Bon, alors, qu'est ce qu'on doit faire tout les deux ? » Pour me répondre, il s'est levé et m'a embrassée... C'est le baiser des « LOVERS » de la guitoune...

Constantine

Décembre 1986, là où la vraie vie a démarré, il y a vécu pendant un an et demi, c'est pas simple pour un bébé de deux mois de partir si loin... Il était entouré, c'est sûr, un frère âgé de 9 ans et des parents, ça aide... Ensuite, une hernie, l'opération et dix mois plus tard, le retour en France. Pour lui c'était pas si long, il n'a même pas vu le temps passer, là, enfermé dans sa petite bulle, mais partir à deux mois et revenir un an et demi plus tard... On est perdu. Plus aucun repère, il lui a fallu tout reconstruire.

Rue Jean Moulin

Août 88, arrivée à la rue Jean Moulin de Mont Saint-Martin, autre pays, autre architecture, autre climat, autre mentalité, il a bien fallu s'adapter. À cette époque, par un superbe hasard, il y avait beaucoup d'enfants nés entre 1983 et

1987, donc il était toujours dehors... Et puis c'était pas si mal de ne jamais aller à l'école !

Ecole Jean de la Fontaine

On y est, cette fois, à l'école Maternelle dans la Zup, une école très hétéroclite, beaucoup de nationalités représentées. Là, il commence à acquérir de la mémoire, pour les faits antérieurs à ce septembre 1988, il ne peut en témoigner qu'avec la bonne foi de ses aînés ; à partir de là, il prendra conscience qu'il vit. Les pleurs lorsqu'il refusait de lâcher le bras de sa génitrice ou pire, lorsque Gugusse, son hamster, l'a quitté... Les plus belles années de sa vie !

Ecole Pierre Brossolette

6 Septembre 1993, 8 heures 30, là où tout bascule, nouvelle école, mais là, l'échec est lamentable : rejeté par ses camarades, il devient très introverti et haineux. Les crises d'angoisse, à l'heure du déjeuner ou tous les soirs, vers 9h, rythment sa vie. Ces difficultés à respirer, à avaler la salive qui lui emplit la bouche et cette énorme boule dans l'estomac, il les connaît trop bien. De plus, des parents distants l'un de l'autre qui se servent de leur enfant pour régler des comptes, ça peut tout détruire...

Dunkerque.

Que rêver de mieux pour passer ses vacances ? Elle va chez son cousin, rencontre un garçon, puis sa sœur, elles « accrochent », c'est une belle amitié qui se construit : elle deviendra sa meilleure amie. Quand elle doit repartir, c'est la déchirure. Un an plus tard, de retour à Dunkerque, deux semaines de bonheur, retrouvailles avec cousin-cousine et amies. Puis elle repart, une nouvelle déchirure, mais elle commence à en avoir l'habitude.

Collège Anatole France

C'est la ZUP, maman commence à s'inquiéter, sa fille grandit et part au collège qui se trouve à quelques centaines de mètres de chez elle. Là-bas, elle aura passé quatre autres années de scolarité. Toujours accompagnée de sa meilleure copine, d'autres amitiés vont se former. Quatre encouragements prononcés, sa mère est fière. A la fin du collège, le brevet, premier examen, avec succès. Elle passe au lycée, maman s'inquiète toujours.

Lycée Alfred Mézières

Longwy, pas d'autres moyens que de prendre le bus, elle s'inquiète, elle a peur. Finalement, elle se rend compte que ce n'est pas si effrayant que ça. Sa copine toujours à ses côtés. Quelques difficultés scolaires apparaissent, elle n'est pas aussi bonne élève qu'elle le croyait. Beaucoup d'amitiés nouvelles : elle a peur d'être séparée. Sa copine lui annonce qu'elle va partir dans un autre lycée, elle est « écoeurée », elles habitent assez loin l'une de l'autre : le lien va-t-il se couper. Et les autres copines, que deviendront-elles ? Garderont-elles le contact ? C'est toujours ce que tout le monde dit sans jamais le faire. Une deuxième amie apparaît, connue sur Internet, elle vient de Paris. Elles se rencontrent, se voient et se confient. Dans deux jours elle repart, nouvelle séparation, elle en a marre : pourquoi faut-il qu'elle s'accroche toujours aux personnes qui habitent au loin ?

Fleury-Mérogis, Maison d'arrêt, avenue des Peupliers

Ce lieu est celui qu'elle hait le plus au monde. C'est pour le mettre là qu'on l'a arraché à ses bras, le 18 février 2002. Depuis, lorsqu'elle pense à lui, au lieu où il se trouve, son ventre se tord et lui fait mal comme si on lui arrachait les tripes.

Ça fait un an qu'à la seule pensée de cet endroit, elle a envie de vomir tout ce qu'elle a dans le corps. C'est de là qu'il sortira un jour en ayant perdu les années les plus importantes de sa vie.

Lexy, Parc Municipal

Pourquoi chercher au loin alors que le bonheur se trouve à notre porte ? Un parc boisé, dans lequel les rayons du soleil se faufilent – lorsqu'il y en a ! Des bancs publics recouverts de graffitis injurieux destinés à un tel ou un tel. Lieu d'activité diurne où les jeunes se réunissent en début d'après-midi, qu'ils quittent longtemps après que le soleil se soit couché – sans vraiment s'occuper durant ces longues journées d'été.

Il y a ceux qui ont rêvé d'un autre pays...

J'ai rêvé d'un pays où le soleil serait absent, où la nuit dépourvue d'étoiles serait omniprésente, où les saisons et les climats ne pourraient être déterminés, mais n'en feraient qu'à leur tête.

J'ai rêvé d'un pays où les hommes se déplaceraient sur des mains qui reposeraient sur l'atmosphère.

J'ai rêvé d'un pays où la nature morte dominerait le monde.
La solitude et la tristesse seraient les seuls sentiments éprouvés.
Les fourmis régneraient en maîtres comme dans les romans de Werber.
Les hommes, esclaves de leur propre destin, prendraient la place des ouvrières, sans pouvoir, ni droit d'opinion.

J'ai rêvé d'un pays où les extra-terrestres seraient parmi les hommes, sans qu'on puisse les différencier.

Un pays qui serait ramené à la réalité par les chats et les chiens qui occuperaient la place de Dieu.

Un monde où la croyance première de tous ne serait pas religieuse, mais plutôt idolâtre.

J'ai rêvé d'un monde où lorsque tout serait redevenu normal, la nature, vents et marées, précipitations, ouragans... mèneraient un combat contre les hommes pour leur faire comprendre qu'ils sont de trop sur terre.

*

J'ai rêvé d'un pays où le mot argent serait omniprésent, où tout ne serait axé que sur l'argent - dans un monde bien différent du nôtre.

J'ai rêvé d'un pays où l'insécurité serait courante, où la vie de chacun serait en péril à tout instant – dans un monde bien différent du nôtre.

J'ai rêvé d'un pays où le racisme se serait développé, où les différentes ethnies s'entre-tueraient pour régner – dans un monde bien différent du nôtre.

J'ai rêvé d'un pays où la guerre serait encore d'actualité, où on la ferait pour des raisons futiles – dans un monde bien différent du nôtre.

J'ai rêvé d'un pays où l'amour serait le seul rempart à tous les assauts, où l'amour panserait toutes les blessures – un monde bien différent du nôtre.

Quand j'ai ouvert les yeux, je me suis rendu compte que mon rêve était devenu réalité...

*

J'ai rêvé d'un pays où le bonheur régnerait. Mais qu'est-ce que le bonheur sinon de se sentir bien ? Le bonheur c'est le cœur de l'âme. J'ai rêvé d'un pays où il n'y aurait pas de pleurs, pas de cris (hormis les cris de joie), pas de violence, pas de maladie ; un pays où tout le monde rirait, où n'existerait qu'une seule saison :

le printemps. Ainsi, toute l'année, les oiseaux chanteraient, le soleil brillerait, une petite brise soufflerait et la nature serait verte tout le temps.

J'ai rêvé d'un pays où les gens seraient tous de la même couleur : celle d'un beau ciel bleu. Ou bien orange. Car depuis toujours la guerre est déclarée entre les Blancs et les Noirs. Ou alors tout le monde serait « café au lait », la plus belle alliance du blanc et du noir. Ainsi la vie serait plus gaie. Ainsi les gens seraient solidaires. Plus de racisme, plus de discrimination. Il n'y aurait pas non plus de sexisme, mais égalité entre les hommes et les femmes : tout le monde serait accepté. Mais qu'est-ce aujourd'hui qu'

être accepté ? Pour être accepté, il faut avoir la bonne tête, la bonne taille, le bon poids, la bonne sexualité. Bref, il ne faut être ni hétéro, ni trop grand, ni trop petit, ni trop gros, ni trop mince. J'ai rêvé d'un pays où chacun pourrait aimer librement, qu'il soit gros, mince, grand, petit, homo, hétéro...

J'ai rêvé d'un pays où lorsqu'on aimerait quelqu'un, celui-ci nous aimerait aussi : ainsi, la déprime serait vaincue. J'ai rêvé d'un pays où tous les problèmes de l'amour n'existeraient pas. L'amour serait une chose simple. L'abolition de l'hésitation et des « râteaux » serait proclamée. Tout le monde serait sûr de soi et ce serait mieux comme ça...

*

J'ai rêvé d'un pays où la vie est punie. Un paysage lunaire : tout est blanc, juste le néant. Ni habitants, ni vivants. Le dieu est un corbeau. Ici les morts atterrissent. Ils marchent dans le rang et suivent la cadence, dociles.

J'ai rêvé d'un pays où le grand corbeau se faisait plumer. J'ai pu l'apercevoir sur le flanc, retourné, de linceuls enveloppé. Les macchabées goûtent enfin à la liberté.

J'ai rêvé d'un pays où les cendres font germer la vie. Les déchus s'animent, la chair recouvre les os, puis vient le tour de la peau. Le corbeau s'est fait descendre ! Leurs cervelles réanimées, la matière grise recommence à fonctionner, les ex-cadavres coupent les liens. Il est mort : délivrance!

J'ai rêvé d'un pays où la vie est permise. Aucune supériorité pour le dieu des damnés. Dans ce paysage désormais planétaire, des habitants, tous vivants : finis, les errants! Le dieu est calciné, ici les plantes lèvitent, elles aiment la déstructuration et vont à leur rythme.

*Oui, il y a tous ceux-là dans la ville,
tous ces gens, et il faut vivre ensemble.*

Cher toi,
Toi que j'ai croisé au coin de la rue.
Je ne connais rien de toi, âge, religion, passion...
Rien.
J'aurais voulu te parler, te regarder, et même t'aider.
Te sortir de ta solitude pour te conter un récit
où nous serions ensemble,
ensemble dans une autre vie.
Nous devrions nous supporter, apprendre à nous aimer, à nous accepter.
Mais est-ce possible ?
Tu serais blanc ou noir, moi jaune ou rouge.
Tu croirais à un dieu, moi, à un autre.
Qu'importe.
On se croiserait au coin de la rue, on échangerait un regard, un sourire.
Mais jamais on ne se parlerait.
On serait juste ensemble, ensemble à jamais.

*

C'est quoi vivre ensemble ? C'est qui l'autre ?

Est-ce qu'on est obligé d'être avec l'autre ?
Si l'on croit le dictionnaire, l'autre, c'est une personne étrangère, différente.
Mais c'est quoi, l'étrangeté, la différence ?
Il n'y a pas de différence sans découverte, ni étrangeté ou bizarrerie sans
pseudo-norme.
C'est comme l'amour et la haine, le bien et le mal, l'un ne va pas sans l'autre, car
l'un est très proche de l'autre.
Tiens, encore ce mot, « autre ». est-il si différent de « l'un » ?

Vivre ensemble c'est communiquer, mettre en commun deux « autres ».
Autrement, on peut communiquer seul, mais si et seulement si on ne se connaît
pas soi-même.
Dès le moment où l'on connaît les moindres coins et recoins de son être,
on ne communique plus, on ne peut que tourner en rond.
Mais quand on a peur de l'autre, on fait quoi ?
Pire : quand on a peur et que l'on se connaît par cœur ?
C'est le calme plat.

*

Vivre ensemble ? Pourquoi vivre ensemble ?
Ne sommes-nous pas tranquilles, seuls, solitaires, silencieux ?
Personne pour nous ennuyer, pour nous solliciter, pour nous interpeller.
Pourtant, je l'avoue, c'est vrai, un peu d'affection peut-être, m'aiderait...
Mais j'ai peur, peur du regard des autres, peur de leur jugement.
Peut-être arriverai-je à aller vers quelqu'un,
quelqu'un qui pourrait m'apporter de l'amour,
un amour si profond que plus personne ne me ferait peur.

*

Vivre ensemble, c'est dur.
Evidemment, ça le serait moins si nous avions tous les mêmes pensées,
petits morceaux de chair unis par une seule âme.
Seulement nous sommes tous différents,
issus des trois couleurs fondamentales,
mais sources de mélanges aux nuances uniques.
Souvent, ces petites pastilles de couleur jurent ensemble,
comme un tableau raté.
Parce qu'il est difficile de s'harmoniser.
Parce que nos goûts, nos idées sont trop variés.
Parce que beaucoup refusent aussi de s'accepter, de se regarder.
Alors certains s'écrasent, tandis que d'autres dominent.
Pourquoi ? Pour donner un semblant d'ordre ?
Aucun intérêt, il vaut mieux afficher son originalité, pour ne pas passer à côté de
tout.
Il vaut mieux bouger sans cesse, chacun se retrouve et le désordre, c'est plus
beau.
Pourquoi se fondre dans le moule, se cacher, perdre cette étincelle
d'extraordinaire
qui nous permet de faire nos pas dans l'obscurité ?
Vivre ensemble, c'est se construire,
parce que la solitude n'est qu'un fond blanc, uni, banal : une toile vide.
Et l'autre, c'est une petite goutte qui vient éclabousser la toile, l'égaie ou la
rembrunit.
Mais de petite goutte en petite goutte, une image apparaît :
... la vie... ensemble.

*

Vivre ensemble

Y a pas de couleur pour s'aimer !
Y a pas de couleur pour pleurer !
Pas de couleur pour souffrir !
Pas une couleur qui t'empêche de mourir !

Y a pas de couleur pour rêver !
Pas de couleur pour tuer,
Pas une couleur contre l'absurdité.

Vivre ensemble, c'est la vie.
Vivre seul, c'est l'ennui.
Accepter les autres, c'est accepter la vie, la vraie.
Vivre ensemble, c'est comprendre.
Comprendre les autres et les entendre.
Chercher à connaître les autres,
C'est chercher après soi.

*

Y a ce jeune de cité
Emprisonné par son quartier,
Qui songe à la liberté,
Mais qu'est déjà fiché chez les kisdé.

Y a cet étranger
Qu'est venu en France pour s'intégrer,
En galère pour avoir des papiers,
Parce qu'il n'y a pas de fraternité.

Y a ce jeune drogué
Qui fait que d'se camér,
Il a pas le choix pour s'évader,
Parce qu'il aime pas la réalité.

Y a ce gosse de primaire
Qui n'a jamais vu son bâtard de père
Sa famille vit dans la misère
Parce que ce chien paie
pas la pension alimentaire.

Y a cette lycéenne
Qui f'sait franchement de la peine
Tout l'monde la traitait d' baleine
Alors elle s'est ouvert les veines

Y a ce père de famille
Qui tous les soirs viole sa fille
L'attache à son lit
Et la bâillonne pour pas qu'elle crie

Y a cette pervenche qui s'fait insulter
Par l' proprio du véhicule
Qu'elle vient tout juste d'aligner
Fâché, ce dernier la bouscule

Y a ces connards du FN
Qui essaient de nous foutre la haine
Contre les origines marocaines ou algériennes

Tout ça, ça nous révolte,
C'est le résultat d'une société
Qui nous apprend l'humanité
Alors qu' ça fait l'éternité qu'y a plus d' fraternité.

*

Destinataire : un passant

A toi qui ne vois que toi
Toi qui passes dans cette rue chaque jour
Qui ne vois pas ceux qui t'entourent
Connais-tu la tolérance et la vie ensemble ?
A toi le solitaire qui ne parles jamais

Qui ne sais pas dire « bonjour »
Pourquoi les autres te font-ils peur à ce point ?
Si tu regardais autour de toi,
Si tu décidais de sortir de ta coquille,
Tu verrais qu'on est tous différents,
Différents, mais identiques.
Même si on ne pense pas de la même façon,
Même si on n'a pas la même religion,
On se lève le matin, soit pour aller en cours,
Soit pour aller bosser.
On pense tous au futur, on imagine tous un monde meilleur,
Un peu comme le tien.
On a tous la même devise : « Vivre ensemble ».

*

L'Autre

L'Autre, l'Autre pièce du puzzle
Pas la même forme, pas la même couleur
Mais on en a besoin pour finir le jeu.
Pour faire une maison, il faut plein de pièces différentes,
Et si tu retires les briques, t'auras pas l'air con,
Plus qu'un toit sur la tête, trop grand pour un chapeau.

La différence, c'est l'originalité, si tu la r'tires
Y aura plus qu'du standard, plus qu'du noir.

Les arbres ne sont pas pareils, mais ensemble ils font une forêt

Ras l'bol du conforme. Qui t'es pour décider
Du beau ou du pas beau
Tu t'es r'gardé, blaireau ?

Habille toi comme tu veux, noir ou blanc
T'es une pièce du Lego : sans toi, pas d'jeu.
Y finiront par t'accepter
Et s'ils veulent pas, envoie les chier.

*

Chère toi,

Tu vis, je vis. Ici, là. Je te vois. Dans cette ville. Petite ville comme moi, grande maison comme... quelque chose, mais pas toi.
Tu es loin, vingt bornes, mais tu me manques... pas.
Je suis là, je pense pas à toi, c'est pas plus mal.
Tu es là-haut, tu penses à moi, et ça, c'est mal.
Tu me vois, mais je veux pas te voir.
Je me cache, mais tu trouves.
On vit ensemble.
Une vie pas finie, mais j'en vois la fin... dans quelque temps, peut-être meilleurs, ces temps.
J'ai pourtant du mal à l'imaginer, ce monde meilleur.

Utopique, rêve, ce monde.
 Rêve-le mais sans moi, sans toi.
 Vivre ensemble, quelle phrase irréalisable.
 Toi, incapable de comprendre les mots un peu compliqués, t'imagines un peu ?
 Une, deux, trois syllabes dans le mot ensemble.
 Trop dur pour toi !
 Une syllabe dans le mot « seul ».
 C'est plus simple, plus adapté.
 Au moins, tu comprends.
 Une lettre pour que tu comprennes combien j'ai de peine.
 A vivre ensemble.
 Dès que je te vois, je baisse les yeux.
 Je veux plus te voir. Je veux pas te voir.
 Comme tu dois le savoir, il n'y a plus d'espoir, tous les deux, c'est fini.
 Fin.
 Et quand c'est fini, c'est coupé, c'est fermé.
 Fermé, ce cœur, plus de place pour toi.
 Fermées les portes de cette maison : je veux plus te voir.
 Cache ton visage avec tes mains.
 Plus jamais, non plus jamais je veux te revoir.
 Cache-toi, je te fuis.
 Cache-toi, je te hais.
 L'amour est parti, il est plus présent, juste passé. Et encore.
 Le jeu est fini et tu as perdu.
 Tu as trop joué. Perdu.
 J'ai jeté le jeu et le pion aussi.
 Le pion, c'est toi.
 Si un grain de sable correspond à la haine,
 le Sahara ne suffirait pas pour te dire combien je te hais.
 Cette phrase détournée, je l'ai adaptée.
 Pour toi, pour moi aussi qui rêve de liberté, qui rêve enfin d'une vie. Une vie, une vraie.
 D'être enfin un être, pas un jouet que tu diriges par bourrage de crâne.
 Fini, ça, j'ai fait ma révolution pour installer un nouveau gouvernement.
 Celui voté par tous les enfants : la vie, la vraie, la belle vie.
 Voté à l'unanimité par tous, il est entré en moi, le gouvernement.
 C'est comme une dictature car je veux être le seul à me gouverner.
 Donc sans toi. Barre toi. Ne PAS vivre ensemble.

*

Je t'ai vu au coin de la rue et je voulais te dire
 Regarde ce qui coule dans nos veines

Que nous soyons grands, que nous soyons petits
 Que nous soyons blancs, que nous soyons noirs
 Que nous soyons jaunes ou verts
 Que nous soyons intelligents ou bien cons
 Que nous soyons beaux, que nous soyons moches
 Que nous soyons chrétiens, musulmans, bouddhistes, déistes, athées ou juifs

Nous avons tous le même sang qui parcourt notre corps
 Nous sommes de la dynamite qui détruira cette intolérance.

*

Vivre ensemble
C'est toi, c'est moi
C'est nous
L'humain

Quand il faudrait aider ce pauvre
Et que ce pauvre a plein de frères
Et que ces frères sont des millions
Que ces millions font des milliards
Des milliards d'humains

Vivre ensemble
C'est toi, c'est moi, c'est nous
L'humain

Quand il faudrait accepter ces autres
Et que ces autres sont blancs, noirs, jaunes
Et que la couleur rend plus fort ce que nous sommes
Et que nous sommes l'humain.

Vivre ensemble
C'est accepter la différence
C'est mélanger nos couleurs
On n'a pas tous la même religion, mais on a tous un Dieu.
Alors pourquoi ne pas vivre mieux,
Vivre ensemble ?

*

Nous vivons ici, dans cette ville, tous
Nous nous côtoyons chaque jour, nous nous croisons,
Nous nous regardons, mais aucune relation ne s'est créée.
Pourquoi ?
Sommes-nous si différents ?
Nous achetons nos cigarettes,
faisons nos courses au même endroit,
nous venons des mêmes cités, avons suivi la même scolarité...
Et pourtant, quand je regarde autour de moi,
j'ai l'impression que personne ne s'entend, ne se comprend,
Que l'amitié est cachée comme la vie dans les abysses sous-marines.
Chacun pour soi, que le plus fort gagne.
Quelques-uns ont tous les droits, et les autres ?
Rien !
Ce monde si injuste, où rien ne se passe comme on le voudrait,
reste pour beaucoup, à l'exception des quelques-uns qui ont « ces droits »,
une terre de désolation.
Plus le temps passe, plus c'est dégueulasse.
L'anonymat et le non-respect grandissent en même temps que la ville s'enrichit.
Pourquoi ?

*

Hêtres, bouleaux, chênes...
Autant de noms pour ces arbres
Taille, forme, couleur
Autant de différences entre ces arbres

Mais toujours ils ont cohabité
Sans jamais faire attention à leurs différences

Coquelicot, muguet, coucou
Autant de noms pour ces fleurs
Taille, forme, couleur
Autant de différences entre ces fleurs
Mais toujours elles ont cohabité
Sans jamais faire attention à leurs différences

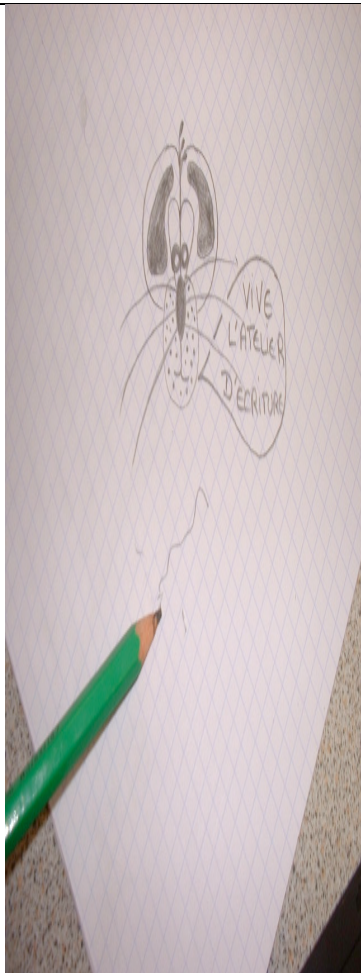
Mouche, guêpe, araignée
Autant de noms pour ces insectes
Taille, forme, couleur
Autant de différences entre ces insectes
Mais toujours ils ont cohabité
Sans jamais faire attention à leurs différences

Arbres, fleurs, insectes
Très différents
Mais se complètent
Pour créer dans ces espaces réduits
Des lieux paisibles et enchanteurs

Black, blanc, beur
Autant de noms différents
Taille, origine couleur
Autant de différences pour ces hommes
Qui toujours ont cohabité
Sans jamais avoir la paix
Les hommes ont peut-être l'intelligence
Mais la nature a la sagesse
Qu'est-ce que l'intelligence sans la sagesse ?
C'est le monde dans lequel on vit.



Les Auteurs

Anne Fougre		Antonia Bova
Audrey Marinelli		Aurore André
Aurore Colin		Bertrand Thomas
Catherine Bellia		Christopher Mangin
Clémentine Frère		Coralie Colin
Emilie Barutello		Eric Santangelo
Gaelle Perennou		Jayson Wernert
Julie Lapeyre		Julie Rodrigues
Julien Consoli		Rémi Degoutin
Mélany Malisan		Margherita Verzilli
Nathalie Baldin		Guillaume Dier
Vincent Majewski		Denis Palumbo
Tiffany Havan		Thomas Semeraro
Kévin Pula		Sohana Hinohalagahu
Sébastien Protin		Sandro Palumbo
Saïb Nacer		Roxane Marek
Emmanuelle Laur		Stéphanie Lemagnen
Alicia Devaux		Julien Niderleidner
A-F Dorbec		J-F Piquet